



REPORTAGE

Sur les traces de Richter LE GRAND VOYAGE INITIATIQUE

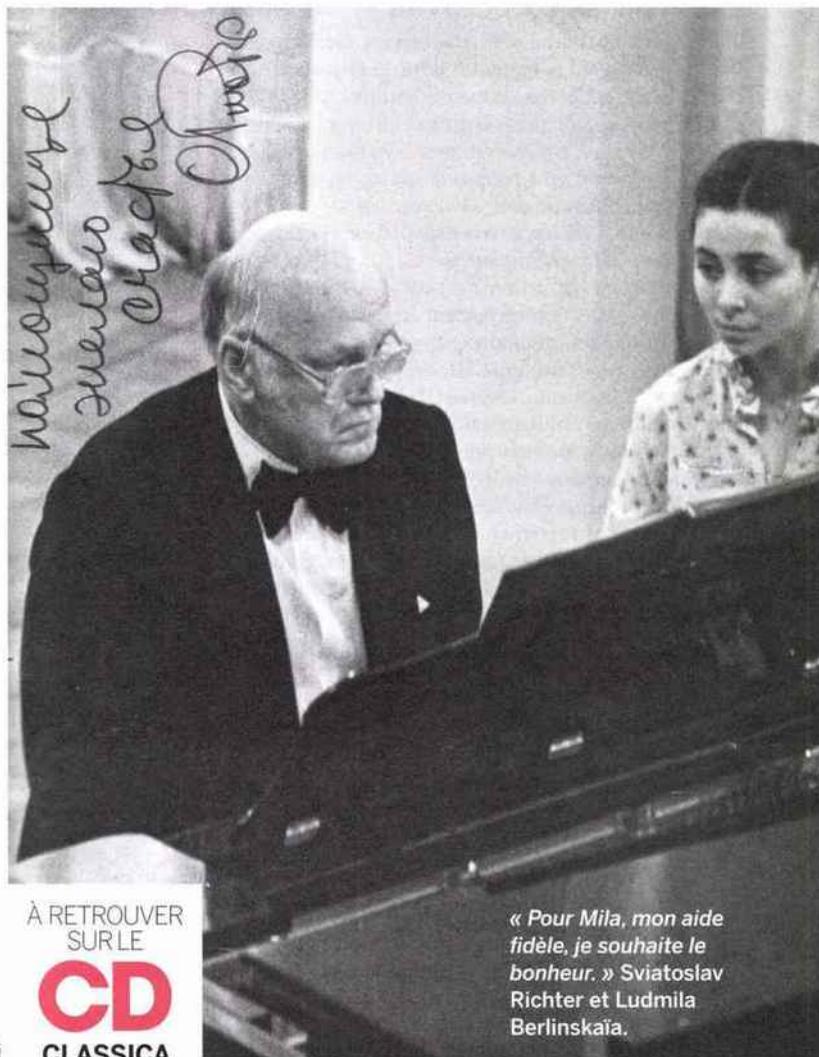
Son mentor lui a appris la liberté et que rien n'était interdit. La pianiste Ludmila Berlinskaïa a côtoyé très jeune Sviatoslav Richter : elle nous emmène sur ses traces à Moscou en compagnie d'Olivier Bellamy.

Ludmila Berlinskaïa est la fille du violoncelliste Valentin Berlinsky, fondateur du légendaire Quatuor Borodine. « Lioud » signifie « peuple » en russe et « mila », « chérie ». Donc « aimée du peuple ». Mieux qu'un baptême, un destin. Elle fut l'élève de Sviatoslav Richter. « Élève » n'est peut-être pas le mot juste, car le pianiste de génie ne se sentait pas de taille à donner des cours. Disons plutôt sa tourneuse de pages attirée, sa princesse, sa poupée, sa chose, son bijou, sa confidente, sa camarade de facéties. Elle fut aussi l'élève de la chanteuse Nina Dorliac, compagne de Richter. On se rapprocherait d'une certaine vérité en affirmant qu'elle fut leur fille adoptive. Leur icône. Et puis assez de mots. Elle vécut chez eux.

À 13 ans, Ludmila Berlinskaïa a été très célèbre en Russie en jouant dans le film culte *Le Grand Voyage cosmique*, de Valentin Selivanov, et en enregistrant deux chansons qui passent encore aujourd'hui à la radio. Grâce à son père et à Richter, elle a pu connaître Chostakovitch, dont elle est l'une des meilleures interprètes, mais aussi Schnittke, Rostropovitch, Oïstrakh, Sakharov.

Ludmila et Arthur Ancelle, son jeune et beau mari, donnent un concert à deux pianos dans la petite salle du nouveau Concert Hall Zaryadye à Moscou, qui a été inauguré en 2018 par Gergiev avec Netrebko, Trifonov et Matsuev. L'ensemble est superbe. L'acoustique, que l'on doit à Yasuhisa Toyota, est une réussite et flatte les couleurs de notre duo de pianistes. Le concert remporte un beau succès. On trinque à la vodka dans un restaurant aux murs de verre qui surplombe la Moskova, tout près du Kremlin.

Ludmila et Arthur me conduisent le lendemain dans l'appartement de Richter, qui est aujourd'hui un musée. Nous passons devant le fameux hôtel Four Seasons dont la façade accuse deux styles différents



À RETROUVER
SUR LE
CD
CLASSICA

« Pour Mila, mon aide fidèle, je souhaite le bonheur. » Sviatoslav Richter et Ludmila Berlinskaïa.



Entrée de Ludmila au conservatoire de Moscou, dans la grande salle du Conservatoire.

qui semblent juxtaposés par erreur. L'architecte avait soumis un seul dessin comprenant deux propositions à Staline, qui avait dit : « *D'accord.* » N'osant pas lui signaler qu'il s'agissait de deux projets distincts, l'architecte avait construit tel quel ce bâtiment hybride. Pas loin, l'une des rares églises restée ouverte durant la période soviétique. Le Quatuor Borodine y avait donné plusieurs cycles Haydn, Beethoven et Chostakovitch. Ludmila se souvient d'y avoir récité *Les Sept Dernières Paroles du Christ*.

L'appartement de Richter se trouve au 16^e étage d'un immeuble agréable et jouit d'une belle vue sur Moscou. Il s'agit d'un « double appartement » dont la cloison principale a été abattue. Idéal pour deux artistes vivant ensemble sans être mariés. Chacun son domaine, chacun sa chambre, seuls le salon et l'entrée étaient mis en commun. Le lit à une place de Richter paraît monacal. Au-dessus de l'oreiller, une photo de son professeur, Neuhaus. Sur les autres murs, des tableaux qu'il peignait. Rajout ultérieur. Dans son bureau, des livres en russe et en français, de littérature et d'art. Des partitions. Dans la petite cuisine, une bouteille de pastis attend les visiteurs de marque. Richter avait découvert cette boisson en France et la préférait à la vodka. Il conservait la bouteille au Frigidaire et buvait son pastaga sec et sans eau.

Fruit de la réunion des deux appartements, le salon est vaste et clair. Il accueille deux Steinway : un

demi-queue américain des années 1950 et un quart de queue allemand des années 1940. Son Yamaha se trouve au musée Pouchkine. Deux des lampadaires sont un cadeau du maire de Florence. Richter vivait reclus ici, protégé par Nina, qui tenait le rôle du Cerbère. Sauf quand il recevait des amis pour jouer de la musique, écouter des disques ou participer à des « carnavaux » où l'on venait déguisé. Tout près de l'immeuble se trouve la maison Art nouveau de Gorki, l'église où Pouchkine s'est marié, le Conservatoire et l'agence Tass.

UN NOMADE INFATIGABLE

Dans l'appartement, Ludmila se laisse aller aux confidences. Les souvenirs remontent à la surface. « *J'avais 15 ou 16 ans quand j'ai rencontré Maestro pour la première fois, grâce à mon père. Il m'a choisie pour lui tourner les pages. Il m'appelait "mon garçon". Mon père, qui avait une grande relation amicale et professionnelle avec lui, était un peu jaloux de la nôtre. Il lui a demandé un jour : "Pourquoi Mila et pas moi ?" Richter lui a répondu : "Mila, c'est Mila, et vous, c'est vous!"* » Fin de la discussion. Ludmila est venue s'installer chez les Richter-Dorliac. Elle a vécu un an et demi dans cet appartement où Bashmet, Gutman et les Borodine étaient les hôtes réguliers. « *J'ai aussi travaillé le chant pendant deux ans*

ACTUALITÉS

► *Belle Époque* est paru en octobre dernier chez Melodiya, et *Russian Last Romantics* (Medtner, Rachmaninov, Glazounov) en mars. *B'like Britain* (Bax, Britten, Bowen, Bennett) sortira en septembre prochain et *Explorateurs Américains* (Ives, Copland, Cage, Feldman, Glass) en mars-avril 2020. En concert, le duo Ludmila Berlinskaïa / Arthur Ancelle se produira du 24 au 28 juillet à leur festival La Clé des Portes au château de Talcy, le 19 août au Festival du Comminges (Tchaïkovski, Borodine, Rachmaninov), et le 23 août aux Musicales de Sarlat. Le 9 août, Ludmila jouera en solo à Île-Tudy.



SDP

dans la classe de Nina au Conservatoire. Richter se montrait assez sarcastique avec mon passé de chanteuse. » Quand Richter voyageait, Ludmila l'accompagnait. Il se déplaçait en voiture ou en train, jamais en avion. « J'ai joué plusieurs fois à quatre mains avec lui : notamment les Bilder aus Osten de Schumann, qu'il avait interprétés avec Britten. » Elle l'a aussi remplacé au dernier moment dans la délicate partie de piano de *The Turn of the Screw*, qu'il avait programmée dans son festival Nuits de décembre. « La relation est devenue fusionnelle. Très peu de personnes avaient accès à lui. Je ne me suis présentée à aucun concours car il trouvait que c'était parfaitement inutile. Peu à peu, je me suis rendu compte que beaucoup de gens étaient jaloux de ma relation privilégiée avec lui. C'était très difficile. Au Conservatoire, je sentais une tension. Richter n'y était pas professeur et n'a jamais pu vraiment enseigner. Nous parlions beaucoup en marchant, parce qu'il aimait marcher. Nous parlions de tout, y compris de notre moi intime. »



SDP

L'HOMME RÉVOLTÉ

Richter a eu une relation très forte avec le metteur en scène d'opéra Youri Borissov, qui a publié leurs conversations dans *Du côté de chez Richter* (Actes Sud). « C'était un être exceptionnel, avec une personnalité très affirmée. Richter en était amoureux. Après la mort de Richter, Borissov a dit que Pletnev était désormais le plus grand et il a réalisé un film sur lui. » Puis, il a voulu écrire un livre sur Ludmila, mais il est mort avant. Dix ans après Richter.

« Richter donnait facilement de l'argent à ceux de ses amis qui en avaient besoin pour se soigner. Il donnait aussi la musique qu'il rapportait de l'étranger. Quand Kissin était petit garçon, il lui a offert quelques-unes de ses partitions. Lorsqu'il a su que je ne connaissais pas le *Padre Soler*, j'ai reçu en cadeau une anthologie de ses pièces. Il vivait au milieu de la jeunesse. Il ne côtoyait que ceux qu'il avait soigneusement choisis. Des musiciens, des acteurs de cinéma. C'était très mélangé. Chez lui, j'ai pu découvrir des films qu'on ne pouvait pas voir en Russie, comme *Le Dernier Tango à Paris* ou *La Grande Bouffe*. »

Wagner était la grande passion de Richter. Déjà pendant son enfance à Odessa, il jouait ses opéras au piano et chantait tous les rôles. « Nous passions des soirées entières à écouter le *Ring*. Il écrivait lui-même les invitations à la main : "Prière de venir à l'ensemble



SDP

De haut en bas :

Nouvel an chez Richter. Ludmila Berlinskaïa est à gauche, entre son premier mari, Vladimir Ziva, et Dmitri Dorliac, neveu de Nina Lvovna. Petit cabinet de Nina Lvovna, son piano Becker avec, dessus, le portrait de Richter. Le père de Ludmila, Valentin Berlinsky (à gauche), converse avec Sviatoslav Richter.



des soirées. Si vous ne pouvez pas, ne venez pas. Il y aura de la vodka et des pirojkis.» » Ludmila poursuit : « Pour lui, j'étais prête à tout. Je me donnais entièrement. À tel point que je n'avais plus d'énergie pour le reste. Il fallait s'occuper de lui pour tout. Bashmet venait le chercher en voiture pour l'accompagner où que ce soit. Un jour, nous nous sommes fâchés. Il jouait le Concerto en ré majeur de Haydn dans la grande salle du Conservatoire. Pas très bien. Après le premier mouvement, il s'est tourné vers moi et m'a demandé d'arrêter de bouder, car cela l'empêchait de se concentrer. On sortait souvent au concert, lui, Nina et moi. Après la Symphonie n° 6 de Tchaïkovski il m'a présentée à Mravinski, qui fumait cigarette sur cigarette. » La musique s'élève dans nos têtes, entre les volutes de fumée...

« Quand j'ai voulu me marier, il m'a dit que j'allais divorcer. C'est ce qui s'est passé. Après sa mort, il m'était impossible de parler de lui. Il fallait d'abord que je comprenne qui j'étais. Je ne suis devenue adulte qu'après sa mort. Il était très délicat. Il me protégeait mais ne voulait pas prendre de décision à ma place. » Elle reste silencieuse.

UNE ICÔNE À PROTÉGER

Arthur s'adresse à Ludmila : « Ils t'ont choisie tous les deux. C'était une relation complexe et pure entre gens de même race. » Ludmila sourit, répond « peut-être » et reprend : « C'était un couple fantastique, de haut niveau. Un vrai amour les reliait. » Arthur tient à ajouter : « Ludmila était une icône à cette époque. Une véritable icône. Elle était une jeune fille qui voulait vivre, mais elle sentait une pression terrible sur ses épaules. »

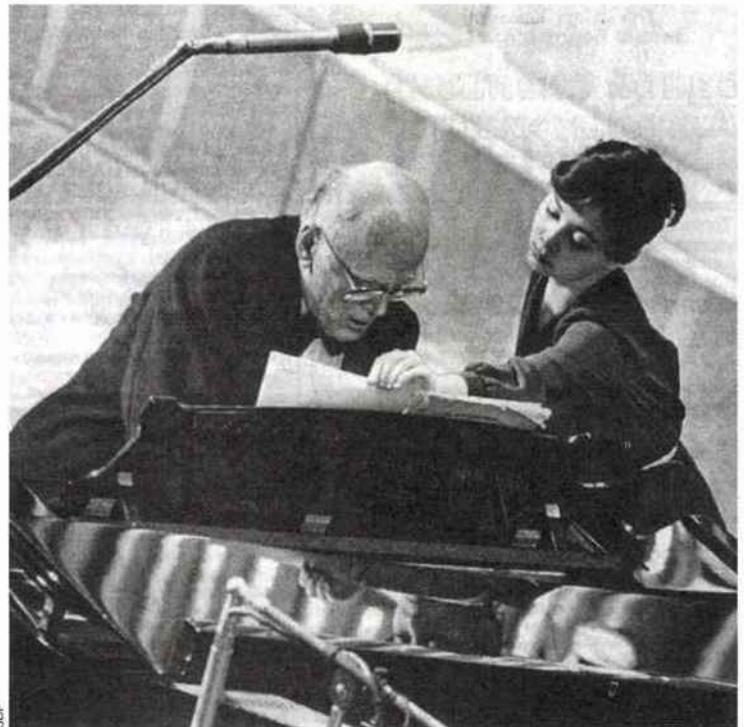
Richter et Nina en ont fait leur « Albertine prisonnière », mais ils l'ont protégée, car elle était déjà un pôle d'attraction. Déjà, à l'Académie de musique Gnessine – l'école des surdoués –, elle semblait un être à part, d'une totale liberté.

Un professeur célèbre du Conservatoire voulait qu'elle entre dans sa classe. « Je n'ai jamais voulu. Pour moi, c'était quelqu'un du KGB, sans talent. » Du film de Bruno Monsaïgeon sur Richter [Richter, l'insoumis, ndlr], elle ne veut pas parler : « C'est la fin, il est très affaibli... je ne pense pas qu'il voulait le faire, c'est Nina qui a dû insister... » Une chose l'a choquée. La fameuse phrase « Je ne m'aime pas », qui a fait la gloire du film. « C'est une phrase tronquée. Richter voulait dire qu'il ne s'aimait pas dans tel répertoire. » Bruno Monsaïgeon rectifie le tir. « Richter a écrit cette phrase, je la lui ai fait lire hors contexte, il est vrai. La traduction littérale du russe serait plutôt : "Ce que je suis ne me plaît pas." J'ai hésité entre plusieurs fins. Cette phrase fonctionnait parfaitement avec la Sonate D 960 de Schubert... » Le regard de Ludmila lance des éclairs. À ses yeux, c'est une trahison. Elle finit son verre d'un trait. ♦

Olivier Bellamy

Richter et Ludmila

- Je suis là, Maître. Comment allez-vous aujourd'hui ?
 - Je me sens mou, triste. J'ai mal travaillé. Je me dois encore deux heures. D'où venez-vous ?
 - Du Conservatoire, j'avais cours.
 - Je ne veux rien savoir de vos cours. Heinrich Gustavovitch était unique, il me laissait tranquille.
 - Il y a vous, et il y a nous autres.
 - Non, c'est la même chose pour tous. J'ai annulé la répétition avec les Borodine aujourd'hui. Faisons la fête. Ninotchka, appelez Bakhmiev, peut-être qu'il passera ?
 - Slava, vous devez vous reposer.
 - Je le sais, mais je suis triste. Mila, vous êtes gentille, merci de me supporter.
 - Je ne supporte pas, je suis prête à tout pour dissiper votre spleen.
 - Vous êtes un charmant page. Je vais vous appeler « mon garçon », vous ne serez pas offensée ?
 - Au contraire !
 - Slava, venez déjeuner !
- Nous passons à la salle à manger, on m'invite à m'asseoir.
- Qu'avons-nous aujourd'hui ?
 - Votre plat favori, de la cervelle.
 - J'aurais préféré une côtelette de porc arrosée de cognac.
 - Vous n'avez pas le droit. Slava, vous le savez bien. Les Japonais ont encore téléphoné, dites-leur enfin si vous irez ou non en novembre !
 - Ninotchka, mais comment voulez-vous que je leur donne une réponse aujourd'hui, dans l'état où je suis !
- (extrait du livre de Ludmila, inédit, à paraître)



SOP